



**HAL**  
open science

# **Vous avez dit économie? Sacrifiez l'excédent pour ne pas aller à la catastrophe**

Ramón Tortajada

► **To cite this version:**

Ramón Tortajada. Vous avez dit économie? Sacrifiez l'excédent pour ne pas aller à la catastrophe : À propos de La Part maudite de Georges Bataille. 2021. hal-03542687

**HAL Id: hal-03542687**

**<https://hal.science/hal-03542687>**

Preprint submitted on 25 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VOUS AVEZ DIT ECONOMIE ? SACRIFIEZ L'EXCEDENT POUR NE PAS ALLER A  
LA CATASTROPHE

A propos de *La Part maudite* de Georges Bataille.  
(ne pas citer sans accord de l'auteur)

Ramón TORTAJADA  
CREG  
Université Grenoble-Alpes

*La Part maudite* de Georges Bataille (1897-1962) a donné lieu à nombre de commentaires, thèses, articles, essais, journées d'études et colloques. Voilà ce qu'en disait Patrick Waldberg (1913-1985) un des familiers de Bataille, lors d'un entretien en 1995 :

On peut dire même qu'il s'agit là [il s'agit de la société secrète *Acéphale* et de la revue éponyme] de l'aboutissement d'une pensée dont on peut suivre la trace manifeste depuis 1929. Bataille en ces quelques années s'était constitué une audience. Rien de comparable à la vogue universitaire et « contestataire » qui dilue aujourd'hui son œuvre dans une marée d'exégèses abstruses et généralement abusives, mais une audience faible en nombre certes quoique qualitativement appréciable (Waldberg, 1995 in Galetti, 1999, p. 586).

L'auteur de cet article fut et demeure universitaire, enseignant en histoire de la pensée économique de surcroît, il tombe donc sous le couperet de cette appréciation, d'autant qu'elle se trouve confirmée par l'opinion d'un des éditeurs d'un ouvrage consacré à une étude minutieuse de *La Part maudite* :

Aujourd'hui [au XXI<sup>e</sup> siècle !] *La Part maudite* n'est le plus souvent qu'une formule plus ou moins déconnectée du livre et de la pensée de Bataille, une formule qui séduit, fascine et bénéficie d'un incroyable succès sur lequel il conviendrait de s'interroger (Limousin, 2015, p. 40).

Prenons au pied de la lettre cette invitation.

Un premier constat s'impose. L'ouvrage lors de sa parution, en février 1949, s'accompagna d'un silence certain. A sa parution il n'y eut qu'un compte-rendu, celui de Jacques Vernant dans la revue *Politique étrangère* en 1949, d'ailleurs il ne visait tant pas l'ouvrage de Bataille qu'une présentation de quelques unes des analyses du « plan Marshall ». Ce fut tout, à ma connaissance, du vivant de Bataille.

Les autres réactions furent *post-mortem*. Celle de Jean Piel en 1963 dans le numéro spécial de *Critique*, celle de Jean Duvignaud (1967). Celle de François Perroux, en 1971, parut dans le numéro de *L'Arc*, en hommage de Bataille. Plus tard Marc Guillaume (1978) fit une analogie entre la « dépense bureaucratique » et la « dépense de l'excès » de Bataille. Jacques Weber (1984) ou encore des thèses telle celle de Horrie (2018) lièrent à la prise en considération de la dimension solaire par Georgescu-Roegen à celle de Bataille. Avec les travaux sur la « décroissance économique » les références à l'ouvrage de Bataille n'ont cessé de croître. Ce sont là des références importantes certes mais qui, en tant que références, ne s'accompagnent pas d'une analyse de *La Part maudite*.

Revenons à l'ouvrage.

Qu'est-ce donc que ce livre ? Comment le situer dans l'œuvre de Bataille ? Le plus simple est de suivre l'Avant-propos qui n'est d'autre qu'« un mode de lecture » comme on dit « un mode d'emploi ».

L'ouvrage est l'affirmation d'une « *économie générale* » distincte de l'économie traditionnelle, qualifiée d'« *économie restreinte* ». L'*économie restreinte* entend rendre compte des rapports entre les hommes vivant en société. L'*économie générale* est d'une autre ampleur elle étudie les rapports entre l'humanité, dans son ensemble, avec *tout l'univers*, le cosmos et particulièrement l'étoile la plus proche, le soleil.

Une telle construction ne pouvait être l'expression du moment, même si elle entendait rendre compte des « données présentes » et inspirer des politiques économiques. L'ouvrage venait de loin. Nous en rendrons compte dans un premier point. Le second visera à préciser le renversement dont Bataille se revendique ; enfin nous aborderons dans un dernier point la notion d'excédent. Le tout conclut à une « économie politique » bien éloignée des canons de la discipline.

## I. UN OUVRAGE QUI VIENT DE LOIN

*La Part maudite* s'inscrit dans l'entier parcours de Bataille (« dix-huit ans » dit-il !), aussi deux caractéristiques sont à relever. La première caractéristique, souvent oubliée, est son engagement politique marqué par le marxisme. La seconde est que l'ouvrage appelle une lecture particulière strate par strate, comme le font les archéologues.

### I-1. GEORGES BATAILLE ET LE MARXISME

Engagé politiquement, marxiste certes mais pas du côté stalinien. Bataille eut toujours une conception du marxisme assez particulière, celle-ci ne cessa de se modifier. Il en fut de même de son rapport à la politique de Staline. Ce trajet un peu compliqué n'invalide pas le constat que peut faire tout lecteur, en matière de théorie économique<sup>1</sup>, le référent de Bataille demeura malgré tout une « certaine » lecture de Marx.

Dans une lettre à Dionys Mascolo, le 5 juillet 1953, Bataille explicita ses convictions. Le changement de société n'est plus à l'ordre du jour, « on » entre dans une sorte de « résignation ». La citation est longue, elle est nécessaire. S'il affirma qu'il avait été profondément « touché » par l'ouvrage que Mascolo venait de publier Bataille, précisa,

Nous sommes en un sens tout à fait opposés. Je n'ai jamais été marxiste sinon en ceci qu'à peine avais-je abordé Hegel un peu sérieusement je me suis senti de ce côté, négligeant Marx, sinon comme interprète de Hegel (mais n'ayant sens que par rapport au mouvement entier de la dialectique, auquel il se refuse). Ce qui m'horripile chez Marx est le monde envisagé comme une étoffe chez le tailleur, par rapport au pantalon qu'au surplus le client aura toujours envie d'enlever. [...] Ce qui m'intéresse actuellement c'est de montrer que la révolution bourgeoise et la révolution ouvrière se situent humainement sur le même plan (passage à un chaos de plus en plus insignifiant enlisant l'humanité et

---

<sup>1</sup> L'expression « théorie économique » ne figure pas, si je les ai bien lu, dans des textes référencés de Bataille. On trouve soit *économie politique* soit *économie* avec le double sens de ce terme : la désignation d'une société déterminée, comme une « économie capitaliste » et aussi la désignation d'un *corpus* de connaissance. Le mot « théorie » n'apparaît qu'une seule fois, dans le titre de la première partie de *La Part maudite* « Introduction théorique », pour disparaître ensuite, comme si Bataille entendait se situer sur un autre plan que les diverses théories économiques.

en conservant, à l'état dégradé, toutes les formes contradictoires). C'est évidemment hégélien et le contraire du marxisme. Mais dans l'enlèvement, on ne peut plus « voler au secours » de rien, on ne peut plus « fuir ». Tout au plus tenter de calmer ceux qui s'agitent dangereusement [...] Je crois aussi que l'erreur sur mon compte a un sens : c'est que je *ressemble* à ceux qui ne se résignent pas en ceci que ma parfaite résignation n'est qu'une révolte généralisée, une manière d'être suspendue apercevant la révolte de fait comme un abandon de cette révolte, comme une acceptation (Bataille, 1997, p. 446-448).

*La Part maudite* fut publiée en 1949, et elle porte tous les stigmates *d'avant*, que ce soit son engagement politique ou son adhésion à une logique marxiste. Il convient d'en dire quelques mots. On ne dispose pas d'informations sur l'engagement politique de Bataille mais à le lire et à lire sa biographie, il fut profond et de nature intellectuelle. Bataille écrivit, publia, appela à une prise de conscience contre le fascisme et pour une autre société mais il ne battit pas les estrades ni n'adhéra à un parti.

Les premières indications viennent de la biographie de Michel Surya. Ce diplômé de l'École des Chartes vint de l'étude des monnaies d'abord à la philosophie puis à Hegel et à Marx :

En 1925, Bataille quitte Léon Chestov [qui lui fit découvrir la philosophie, Nietzsche et Dostoïevski] et il le dit d'une phrase qui paraît en être la raison : « ... je devais comme toute ma génération m'incliner vers le marxisme » (Surya, 1992, p. 86).

Cette « inclination » vers le marxisme se retrouve tout au long de ses écrits et ceci dès *Documents*, la première revue dont il eut la responsabilité en 1929<sup>2</sup>. Si l'on suit Denis Hollier :

Le nom de Marx n'est pas mentionné une seule fois dans *Documents*. Mais la réflexion sur le musée que les ethnologues y développent suit d'assez près l'opposition de la valeur d'usage et de la valeur d'échange que Marx met en place à l'ouverture du *Capital* à l'occasion de l'analyse de la marchandise. C'est cette critique de la marchandise qui servira de cadre à l'éphémère front commun des ethnographes et des surréalistes qui constitua, le temps de sa fragile existence la spécificité de *Documents* (Hollier, 1991, p. IX).

A la fin de *Documents*, début 1931, Bataille rejoignit le « Cercle communiste démocratique » de Boris Souvarine, et la revue *Critique Sociale*. Là était dénoncée la politique de terreur que menait Staline en U.R.S.S. et était affirmée la possibilité d'un autre communisme. Dans ses articles dans la *Critique sociale*, Bataille appelait tant à la révolte qu'à la révolution. Avec la fin de la *Critique Sociale* en 1934, en lutte contre le fascisme il créa *Contre-attaque*, puis il s'efforça de regrouper dans une « société secrète » *Acéphale* ceux qui voulaient le suivre dans sa lutte. Ce fut un échec dont l'effet le plus notable fut que Bataille ne s'engagea plus. De 1939 à 1945, dans le silence fracassant de la Seconde guerre mondiale, il écrivit notes sur notes, plans sur plans, brouillons en nombre pour ce qui devint son ouvrage majeur, selon Limousin & Poirier (2015). Un sursaut doit cependant être noté. En 1946 alors que le souvenir de la Guerre d'Espagne commençait à s'estomper et, qu'au nom de la Guerre

<sup>2</sup> La revue *Documents* fondée en 1929 par Georges-Henri Rivière et Georges Bataille, n'eut que 15 numéros. Elle cessa de paraître en 1930. Bataille en fut le secrétaire général et Michel Leiris, en 1930, secrétaire de direction et gérant (Hollier, 1991).

froide le franquisme n'était plus questionné, il lança chez Calmann-Lévy, une revue *Actualité* dont le premier et unique numéro portait sur « L'Espagne libre ». Ensuite ce fut l'aventure de *Critique* et la publication de *La Part maudite*.

Pour qui pourrait en douter, Bataille affirma dès les premières lignes de *La Part maudite*, qu'il avait écrit un « ouvrage d'économie politique » et non un traité de philosophie, de sociologie ou d'ethnologie. A la suite de cette affirmation il revendiqua son apport aux connaissances économiques, l'originalité de sa méthode et de son objet, les deux étant liés :

Ce premier essai aborde en dehors des disciplines particulières un problème qui n'a pas encore été posé comme il doit l'être, à la clé de tous ceux que pose chaque discipline envisageant le mouvement de l'énergie sur la terre – de la physique du globe à l'économie politique, à travers la sociologie, l'histoire et la biologie. Ni la psychologie, ni généralement la philosophie ne peuvent d'ailleurs être tenues pour indépendantes de cette question première de l'économie. Même ce qui peut être dit de l'art, de la littérature, de la poésie est en rapport au premier chef avec le mouvement que j'étudie : celui de l'énergie excédante, traduit dans l'effervescence de la vie (p. 20)<sup>3</sup>.

L'ambiguïté est exclue. Georges Bataille inscrivit tout son ouvrage, ce « premier essai » qui en annonçait d'autres sur ce même thème<sup>4</sup> sous l'égide du marxisme : « *l'économie est déterminante en dernière instance* » ! La formule est connue, elle a donné à nombre de commentaires, analyses et interprétations, l'objet n'est pas d'en proposer une nouvelle<sup>5</sup> mais de souligner qu'en 1949, Bataille se revendiquait (encore ?) du marxisme. N'écrivait-il pas à Raymond Queneau en novembre 1945 :

... je ne tarderai guère à envoyer [à Gallimard] un roman fort publiable qui s'appelle le *Costume d'un curé mort*. Et je travaille en même temps à *La Part maudite* (100% marxiste au fond).

C'est que la théorie de Marx n'est pas seulement « au fond », elle ne cesse d'affleurer tout au long de l'ouvrage, ce sont notamment les développements sur « La similitude de la Réforme et du marxisme » (p. 125-129), « La résolution des difficultés matérielles et le radicalisme de Marx » (p. 132-133). Elle est aussi présente sans que Marx soit mentionné dans les Notes qui accompagnent les « fragments d'une version abandonnée de *La Part maudite* » et que l'éditeur du tome VII des *O.C.* a publiées sous le titre *La limite de l'utile*. Là, Bataille fit usage du modèle bi-sectoriel de Marx avec un secteur produisant des biens de production et un secteur produisant des biens de consommation, afin de souligner « l'entière solidarité » des rapports entre les deux secteurs avec la nécessité de la croissance pour que la reproduction de la société soit possible :

Il y a donc entière solidarité entre PP [producteur pour la production] et PC [producteur pour la consommation]. PC ne peut produire que si PP produit. PP ne peut produire que si l'entreprise en général s'accroît. [...]

<sup>3</sup> Toutes les références indiquées par le seul numéro de la page renvoient à l'édition de *La Part maudite. Essai d'économie générale*. I La Consommation, publiée dans les *Œuvres complètes*, tome VII, p. 17-179.

<sup>4</sup> Bataille ne cessa d'en faire état dans ses notes comme dans ses lettres, trois tomes étaient prévus : « I sur *l'économie*, le t. II sur *la vie sexuelle*, le t. III sur *la guerre et la politique* » (Lettre à Georges Lambrichs, 25 janvier 1950). Seul le premier tome donna lieu à publication, les deux autres restèrent à l'état de projet.

<sup>5</sup> Entre autres, on peut renvoyer à Engels, 1890 ainsi qu'à Althusser, 1966.

Le capital est le seul être qui refuse de nourrir ceux qui le composent s'il ne peut s'accroître, et même il se sépare d'eux, les rejette  
 la dépense glorieuse du capital est le chômage  
 le capital est l'existence terrestre réduite à l'état de machine absorbante, mais ignorant la gloire, c'est l'image d'un être purement vorace, amoral et sans gloire  
 Non seulement le capital ne veut pas mais il ne peut pas gaspiller. S'il ne se produit pas une extension de l'entreprise en général, PP ne peut livrer pp donc ses ouvriers chôment et le chômage s'étend à PC, car PP ne produisant plus n'absorbe plus sa part de pc. [...]  
 C'est l'esprit du capitalisme avide de produire, c'est entendu, mais cela veut dire livrer, être payé, étendre l'esprit du capitalisme par une extension productrice elle-même d'argent, donc d'esprit du capitalisme, avide d'aller plus loin (Notes. *La limite de l'utile*, p. 565-566).

Bien entendu, ce n'est pas la lecture de Marx à laquelle sont habitués les économistes. Le cas où les secteurs produisent ce qui est strictement requis pour la reproduction en l'état, donc la reproduction simple n'est qu'un cas d'école. Bataille la négligea. Pour lui il n'y a d'économie que s'il y a excédent. Alors est manifeste la nécessité non d'épargner mais d'investir. Les sociétés capitalistes sont condamnées à la croissance à s'élargir sans cesse, à *tout* envahir. On retrouve la logique de Rosa Luxemburg encore que celle-ci ne soit jamais mentionnée. Ces développements « techniques » ne figurent pas dans *La Part maudite*. Par contre y ont toute leur place les considérations d'ensemble qui en sont la conclusion, l'appétit de croissance accompagnant la dépense nécessaire en équipement, quoique dans une tout autre logique que celle de Rosa Luxemburg, il ne s'agit plus de réaliser (rendre « réel » ce désir de plus-vue) mais de brûler, de *consumer* un excédent inévitable.

## I-2. STRATE PAR STRATE, S'EST CONSTRUIT *LA PART MAUDITE*

Strate par strate l'ouvrage renvoie à l'ensemble de la réflexion de Bataille sur les rapports sociaux telle qu'elle était à la fin 1948, débuts 1949.

La structure de l'ouvrage en est l'expression la plus nette.

L'Avant-propos, est suivi de cinq parties. La première, « Introduction théorique » est le seul moment où est se manifeste le terme « théorie », les suivantes consistent en « relation des *données historiques*, donnant leur sens aux *données présentes* » (p. 47). La justification, la preuve de la justesse de la théorie économique de Bataille, serait démontrée par l'histoire et les conclusions pourraient servir de fondement à des mesures de politique économique : « certainement l'exposé d'une *économie générale* implique l'intervention dans les affaires publiques » (*id.*)<sup>6</sup>.

### I-2-1. L'Avant-propos

Comme il se doit la première strate, celle du dessus, est l'Avant-propos. Il fut écrit en dernier juste avant la publication, en guise de « mode de lecture » nous l'avons dit. De ce

---

<sup>6</sup> A notre connaissance il n'y eut pas (et il n'y a pas encore !) de mesures de politique économique qui se soient revendiquées de cette *économie générale*. Cependant, notons-le, Bataille n'exprima nulle déception à cet égard, ni dans sa correspondance ni dans les travaux auxquels nous avons eu accès. Peut-être parce qu'il visait par cet ouvrage, par dessus les gouvernants, éveiller « la *conscience de soi* que l'homme effectuerait finalement dans la vision lucide d'un enchaînement [des] formes historiques » (p. 47) ? Si cette lecture est acceptable, le statut de l'ouvrage se trouve quelque peu modifié, ce n'est pas tant un ouvrage d'économie visant une politique économique déterminée mais une bouteille lancée à la mer, au destin improbable pour « éveiller » (au sens bouddhiste du terme) les hommes des générations présentes ou futures.

« guide de lecture », deux points retiennent l'attention. Le premier est le renvoi sur une *question d'ensemble* au seul « économiste qualifié » qu'il retint, John-Maynard Keynes ; le second, la longue note de remerciements à Georges Ambrosino.

a) *Le mystère des bouteilles ? La dépense inutile*

Le renvoi à Keynes, économiste qualifié, est assez « mystérieux » :

J'aimais mieux donner généralement les raisons qui rendent compte du mystère des bouteilles de Keynes, prolongeant les détours épuisants de l'exubérance à travers la manducation, la mort, la reproduction sexuée (p. 22).

La référence à Keynes resta cantonnée à l'Avant-propos, il n'en fut plus question dans tout le reste de l'ouvrage. Le seul économiste, nommément mentionné dans la dernière partie fut François Perroux. Mais quel est l'objet de l'apologue de Keynes ? Le plus simple est de le citer :

Si la Trésorerie était disposée à emplir de billets de banque des vieilles bouteilles, à les enfouir à des profondeurs convenables dans des mines désaffectées qui seraient ensuite comblées avec des détritiques urbains et à autoriser l'entreprise privée à extraire de nouveau les billets suivant les principes éprouvés du laissez-faire (le droit d'exploiter les terrains billettifères étant, bien entendu, concédé par adjudication), le chômage pourrait disparaître et compte tenu des répercussions, il est probable que le revenu réel de la communauté de même que sa richesse en capital seraient sensiblement plus élevés qu'ils ne le sont réellement. A vrai dire, il serait plus sensé de construire des maisons ou autre chose d'utile ; mais, si des difficultés politiques et pratiques s'y opposent le moyen précédent vaut encore mieux que rien (Keynes, 1936, p. 193).

Dans cette citation, ni « manducation, ni mort, ni reproduction sexuées » mais autre chose que l'on retrouve dans tout l'ouvrage des « données historiques » aux « données présentes », *la dépense*. Bataille n'a visé que la première partie de la citation, le pis-aller de Keynes : l'or ramené au rang de billets enfouis sous des « détritiques urbains »<sup>7</sup>. Ce renvoi ne vise pas la théorie monétaire (il n'y a pas de théorie de la monnaie chez Bataille), mais la dépense. Bataille prit, ici, l'exemple d'une politique qui vise très précisément une dépense « parfaitement inutile », dépourvue d'utilité « au regard des principes strictement "commerciaux" ». Cette dépense aurait des effets puissants pour améliorer le bien-être de la société en réduisant le chômage. On trouve là un *leit-motiv* de Bataille : le primat doit être celui de la dépense et non de la production, celle-ci est un donné.

b) *Georges Ambrosino et une Note de bas de page en forme de pierre tombale*

En conclusion de l'Avant-propos, dans une très longue note très souvent citée par les commentateurs de *La Part maudite*, Bataille remercie son « ami Georges Ambrosino » car « ce livre est aussi pour une part importante l'œuvre d'Ambrosino ». Le parcours de Georges Ambrosino (1912-1984) fut étroitement lié à celui de Bataille des années 1930 lorsqu'il se à 1947 :

<sup>7</sup> Ce qui fait d'emblée penser au chapitre de l'*Essai sur la monnaie* : « *Auri sacra fames* ».

Georges Ambrosino est un compagnon de route capital du trajet de Bataille. Depuis la participation au communisme minoritaire de l'entre-deux guerres (*La Critique Sociale* de Boris Souvarine) jusqu'à la création de *Critique*, en passant par l'expérience décisive d'*Acéphale* (dont Ambrosino était un membre du « cercle interne »), le savant et l'essayiste partagent des questionnements politiques et existentiels radicaux : dans les années 1930, c'est la recherche d'une révolution dont les coordonnées ne seraient pas uniquement politiques ou économiques, mais qui serait aussi capable d'intégrer l'exigence subjective d'une sortie des schémas anthropologiques de la civilisation capitaliste-bourgeoise, de son rationalisme étriqué, de son primat du calculable et du prévisible ; après la guerre, c'est la tentative de comprendre de quelle manière l'idée et l'expérience de cette sortie pourraient survivre dans une conjoncture où la révolution semble se réaliser dans un mouvement planétaire dont l'État-guide (l'URSS) est caractérisé par une organisation implacable et une capacité productive inouïe.

Ces réflexions traversent les échanges entre Ambrosino et Bataille, jusqu'à leur rupture définitive (Cavazzini, 2019)<sup>8</sup>.

Nous n'avons pas de connaissances précises des causes de cette rupture, encore que les courriers échangés avec Bataille fournissent un certain éclairage. Jusqu'en 1945 et 1946 les rapports entre Bataille et Ambrosino furent on ne peut plus étroits. On peut noter, entre autres, l'article que Bataille publia en 1946<sup>9</sup>. L'article a mis l'accent sur l'*énergie* pour rendre compte de l'existence fatale d'un excédent à « sacrifier ». C'était là une démarche toute nouvelle dont on ne trouve pas dans les écrits antérieurs de Bataille, mais qui était présente dans une Note d'Ambrosino accompagnant l'article.

On peut retrouver, à grands traits, le scénario, de leur rupture, dans l'échange de lettres d'avril 1947 au 30 juillet. Le « projet » d'écrire ensemble un ouvrage (qui datait de 1945) fut remis cause lors d'un séjour d'Ambrosino à Vézelay à Pâques 1947. Il s'en est suivi un échange de lettres au ton de plus en plus acrimonieux. Le « projet » *d'un livre à deux mains* s'évanouit. Il y eut d'abord le courrier d'Ambrosino auquel Bataille répondit le 23 avril. Dans sa lettre il énonça les causes de son renoncement au projet : il était trop complexe pour être mené à bien, ni l'un ni l'autre ne disposaient du temps nécessaire. En contrepartie il proposa une « solution commandée par ces difficultés », chacun écrirait son livre :

- 1) Je ne puis jeter au rebut ce que j'ai commencé il y a quatre ou cinq ans et rédigé (texte sur les Aztèques, le *potlach*, la naissance du capitalisme).
- 2) Cela ne peut être que difficilement fondu dans un livre d'ensemble, avec des développements serrés sur l'énergie, l'appropriation, etc.
- 3) Cela peut cependant former le tome I, avec un sous-titre, d'un ouvrage général intitulé *La Part maudite*, par G.B. et G.A. Le tome II formé par les développements sur l'énergie, etc. serait rédigé par toi, avec dans tout la mesure du possible ma collaboration. (...) De même, je souhaite vivement que tu collabores au tome I en me proposant sans cesse des corrections, modifications, additions, etc.
- 4) L'ensemble de l'ouvrage pourrait comprendre d'autres tomes (...)

<sup>8</sup> On peut compléter ces indications par celles de la Note de S. Lacombe qui présente les papiers déposés aux Archives nationales. Ambrosino est né à Paris en 1912. Après des études Lycée Chaptal il se présenta au concours d'entrée à l'École polytechnique en 1933. Une fois reçu, il en démissionna. Il poursuivit un cursus universitaire à Grenoble et à Strasbourg. En 1938, il passa l'agrégation de physique. Il enseigna au lycée Clémenceau de Nantes, à Lyon au lycée Ampère, puis à Paris au lycée Charlemagne. En 1946 il intègre la Laboratoire des rayons X de Maurice de Broglie (frère de Louis), puis en 1960 jusqu'en 1977, celui du professeur Yves Rocard. Aux Archives ne furent versés que ses papiers concernant son activité de physicien.

<sup>9</sup> *O. C.*, t. VII, p. 465-469. Nous y reviendrons ci-après.



[cette solution] me paraît ne pas présenter de désavantages sur celle que nous avons envisagée il y a deux ans, mais elle réserve la possibilité de sortir un premier tome dès qu'il sera prêt (Bataille, 1997, p. 371).

Le projet d'écrire « ensemble » se métamorphosa en une publication de tomes séparés publiés côte à côte. Le tome I fut publié signé du seul « G.B. » ce fut tout. Ambrosino répondit pas aux lettres de Bataille et n'écrivit pas d'ouvrage. Somme toute, la longue note de bas de page de l'Avant-propos à toutes les allures d'une pierre tombale pour une amitié morte<sup>10</sup>.

### I-2-2. Des livres, toujours des livres avec leur commentaire

L'écriture de la théorie économique de Bataille, son *économie générale* dans sa complétude, s'articule sur l'affirmation majeure et récente de Bataille, la question de l'énergie gouverne sa pensée et assure un fondement à son affirmation de 1933 sur le primat de la dépense. Toute cette partie s'annonce comme une accumulation de commentaires de livres. Une livre qui s'est nourrit de livres.

Pour étudier les phénomènes économiques « n'y a-t-il pas lieu d'étudier le système de la production et de la consommation humaines à l'intérieur d'un système plus vaste ? (...) Ne devons-nous pas, si nous développons incessamment les forces économiques poser les problèmes généraux liés au mouvement de l'énergie sur le globe ? » (p. 28).

Pour ces données historiques Bataille eut recours à l'ensemble des civilisations, des temps anciens aux temps présents. L'histoire universelle fut appelée à justifier la pertinence de son *économie générale*. Si l'on prête attention elle s'identifie au parcours de Bataille. Les Aztèques furent l'objet d'un article en 1928 dans les *Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts*, sa réinterprétation du *potlach* de Mauss était présente dès sa rencontre avec Métraux<sup>11</sup> même si elle ne parut qu'après *La Part maudite*. Ensuite ce furent ses analyses dans *Critique* (qui publie « des études sur les ouvrages et les articles paraissant en France et à l'étranger ») sur le Tibet et le lamaïsme en 1947, sur l'U.R.S.S. (1948a), sur l'islam (1948b) et sur la réforme (1948c). Ses articles dans *Critique* en 1948 eurent un ton quelque peu différent, pour deux raisons la première est qu'à cette occasion, Bataille fut amené à se prononcer sur des mesures de politique économique effectives au moment même où il écrivait (le plan Marshall), la seconde est qu'il fut à correspondre avec ce qu'il nommait dans son Avant-propos un « économiste qualifié », en l'occurrence, François Perroux. Celui-ci, cependant, s'il invita Bataille à une conférence dans l'institut qu'il avait créé (l'ISEA) ne rendit pas compte de l'ouvrage de Bataille. Il ne le fit que plus tard dans un numéro de la revue *L'Arc* dédié à Bataille. L'article était fort critique, nous y reviendrons ci-après.

## II. UNE THEORIE ECONOMIQUE PARTICULIERE

<sup>10</sup> Surya fit état de cette rupture, indiquant sans autre précision : « Toujours est-il que Bataille et Ambrosino, en 1950, étaient en froid. Mais il pouvait tout aussi bien y avoir à leur brouille d'autres motifs et de tout à fait personnels » (Surya, p. 472).

<sup>11</sup> On peut ici, renvoyer à l'étude de Massonet (p. 202), dont la conclusion a quelque saveur : « Assurément, Georges Bataille n'est pas ethnologue, pas plus qu'il n'est un économiste. Il ne cherche pas à faire œuvre de science. (...) Ainsi, la dette que Bataille contracta à l'égard de l'ethnologie ressemble à un *potlach* ou un don qui appelle une prodigalité qui ne cesse de se consumer dans la fulgurance de ses propres visions. »

Le « guide de lecture » qu'est l'Avant propos peut être complété par ce qu'avança Jean Piel dans son Introduction à la réimpression de *La Part maudite*. Jean Piel, jusqu'au bout resta proche de Bataille, l'accompagnant dans ses recherches, lorsqu'il fut nécessaire, il assumait la lourde tâche de la direction de *Critique*, de plus ne fut-il pas un des principaux contributeurs de la revue concernant les ouvrages d'économie ? Et, ne fut-il pas l'auteur du premier ouvrage publié dans la collection l'Usage des richesses ? Pour Piel,

*La Part maudite* est le seul livre de Bataille où il ait tenté de construire un exposé systématique de sa vision du monde : philosophie de la nature, philosophie de l'homme, philosophie de l'économie, philosophie de l'histoire (Piel, p. 14)

Si l'on suit Piel, il ne s'agirait donc *pas de « théorie économique »*, mais de « philosophie économique » et celle-ci imbriquée dans sa « vision du monde ». S'il est vrai que toute démarche quel que soit le domaine concerné implique la totalité de l'auteur, ses excès comme ses réticences, il n'en demeure pas moins qu'il convient de respecter ses propos avant toute chose et, Bataille fut explicite : son ouvrage ne se voulait pas être un ouvrage de « philosophie » économique et autre, mais un « ouvrage d'économie politique ». C'est ainsi qu'il convient donc de lire.

## II.1- L'ACCUEIL DE L'OUVRAGE PAR « UN DES ECONOMISTES FRANÇAIS DES PLUS ORIGINAUX »

Il s'en suit une question : est-ce les termes « économie politique » ont le même sens, la même portée chez Bataille et chez ceux qu'il qualifiait d'« économistes qualifiés » ? La question est d'autant plus importante qu'il en appela à la critique :

Un livre n'est rien s'il n'est pas *situé*, si la critique n'a pas marqué la place qui lui revient dans le mouvement commun des pensées (p. 20),

ceci dit (!), il appela, aussitôt cette critique à la prudence

Ceci dit, j'inviterai la critique à quelque méfiance. C'est un jeu facile d'opposer à des vues nouvelles des objections irréfutables. C'est que, la plupart du temps, ce qui est nouveau déconcerte et n'est pas exactement compris : les objections portent sur des aspects simplifiés, que l'auteur n'admet pas davantage qu'un soi-disant contradicteur, ou n'admet que dans les limites d'une simplification provisoire. Il est peu de chances dans le cas présent que ces difficultés péremptoires, qui frappent à la première lecture m'aient échappé en dix-huit ans que ce travail m'a demandé (p. 21-22).

Qu'en fut-il de la critique des « économistes qualifiés » ?

Rien.

Ce fut le silence. Comme on dit, l'ouvrage fit un « flop ». La seule appréciation que nous ayons pu repérer est dans la note de Jacques Vernant sur les ouvrages concernés par le Plan Marshall et, il convient de le noter, l'appréciation fut assez mitigée pour un ouvrage d'économie politique : « brumeux »

Attachante, même lorsqu'elle s'égarait dans les sentiers brumeux de la métaphysique, la pensée de Georges Bataille rejoint et achève en un sens les idées exposées sur un plan plus technique par Jean Piel et François Perroux (Vernant, 1949, p. 80)

Par la suite sauf de rares exceptions (sur lesquelles nous aurons à revenir) le silence se maintint.

Ce silence est d'autant plus surprenant que dans *Critique* les recensions en matière économique ne manquèrent pas. Retenons les recensions portant sur la théorie publiées *avant* la parution de *La Part maudite*. Pierre Germain et Jean Piel, tous deux appartenant à la haute administration, en recensèrent nombre d'ouvrages économiques. Ceux-ci ne traitaient pas à titre premier de théorie économique, mais de situations économiques du moment et des politiques économiques mises en œuvre. En matière de théorie économique, on peut repérer Raymond Aron (« Les limites de la théorie économique classique », *Critique*, N°6, 1946), Claude Chevalley (« Un nouvelle théorie américaine de la révolution » [à propos J. Burnham], *Critique*, N°7, 1946), Jean Domarchi (« L'économie politique marxiste aux États-Unis » [à propos de P. Sweezy], *id.*) ou encore Jean-Claude Antoine (« Unanimité et divergence au sein de l'école économique en Angleterre » [à propos de A. Pigou], *Critique*, N°22, 1948 et plus tard « La révolution keynésienne » [à propos de Joan Robinson et de Lawrence R. Klein], *Critique*, 1948).

Il n'y eut aucune recension de *La Part maudite* dans *Critique* du vivant de Bataille ni dans d'autres journaux.

La seule recension de l'ouvrage fut celle de François Perroux en 1971. Elle répondait avec bien du retard à la demande de Bataille de *situer* l'ouvrage « dans le mouvement commun des pensées ». Les rapports en Bataille et Perroux se firent en deux temps bien distincts d'abord en 1948, puis en 1971.

Le premier faisait suite à la recension élogieuse par Bataille (1948d) de l'ouvrage de Perroux (1948) sur le Plan Marshall<sup>12</sup> qui fut reprise in extenso dans *La Part maudite*. Perroux y fut qualifié comme étant « un des économistes français les plus originaux »<sup>13</sup> (p. 163). Perroux y répondit chaleureusement. Un débat s'engagea sur la signification de ce « plan » dans le cadre de la Guerre froide, l'échange de lettres fut publié dans le numéro de décembre. Dans ce courrier Perroux reconnut combien le « compte-rendu » l'avait « retenu et attaché » et que Bataille avait « raison de dessiner les premiers linéaments d'une interprétation *économique* [ce souligné, nous appartient RT] de l'intérêt général » (Perroux, 1971, p. 51). Bataille tenait des propos d'économiste, que tout économiste pouvait entendre. Perroux ne cita-t-il pas Tinbergen qui « agit de même » que Bataille ! Bref, tout semble indiquer qu'alors, Perroux n'avait lu que la recension de son ouvrage, et la réponse de Bataille à son courrier. Il n'avait pas lu *La Part maudite*.

Lorsqu'il rendit compte de l'ouvrage pour le numéro de *L'Arc* en hommage de Georges Bataille, le ton changea du tout au tout. Le langage même se modifia. Dans son courrier de 1948, Perroux usa d'un langage technique, ce ne fut pas le cas en 1971. Là le lecteur a l'impression que François Perroux s'est efforcé d'écrire « à la Bataille », dans un style bourré de métaphores et d'images de la même façon que l'on bourre une mine pour détruire un ouvrage composé d'« énoncés indéterminés [...] assujettis au lien fragile d'une hypothèse sur l'énergie (non définie) en surabondance (non spécifiée) ». A cet ouvrage

<sup>12</sup> Cf. Gherardi & Uzan (1991) pour une présentation du plan Marshall.

<sup>13</sup> Bataille ne précisa pas en quoi consistait cette « originalité » ni quels pouvaient être les autres « originaux ». Peut-être est-ce simplement là un effet de rhétorique ? Jacques Vernant partageait cette appréciation positive de l'analyse du plan Marshall par Bataille.

dont la lecture ne devient supportable que par l'intercession de séductions variées : depuis la noblesse du seigneur qui donne et se donne sans compter, jusqu'à l'horrible courage du nautonier qui tranche, à la hache, les mains désespérées pour que ne tourne pas la barque. Ne disons rien des générosités d'alcôves<sup>14</sup>,

Perroux opposa sa démarche scientifique, poppérienne, celle des propositions *réfutables* » (Perroux, 1971, p. 45).

Pour Perroux, l'ouvrage ne participe pas de la science économique car « l'économie en tant que science admet un postulat : l'exclusion de toute destruction de choses et d'être propres à servir, chez tous les hommes, l'intégrité corporelle et la montée de la conscience » (*id.*, 47), mais, continua-t-il, c'est peut-être là de la littérature puisque Bataille « ne parle que de lui » (*id.*, p. 47).

Bataille demandait que la critique « situe » son ouvrage. C'est fait. C'est l'exclusion.

Pour François de March cette conclusion est la preuve manifeste de « l'incompréhension quasi-totale » de la pensée de l'auteur de *La Part maudite* » (2015, p. 121). Cependant à lire de près ce compte-rendu, il ne s'agit pas tant « d'incompréhension » que d'un très profond désaccord. Le monde de Bataille n'est pas celui de Perroux.

## II-2. LE GRAND RENVERSEMENT : DE L'ECONOMIE RESTREINTE A L'ECONOMIE GENERALE

La notion d'*économie générale* impliquait de penser autrement l'ensemble des activités humaines ne serait-ce que pour promouvoir la croissance. Il n'est pas surprenant que dès les premières pages de son « Introduction théorique », il expose en quelques lignes, la logique d'ensemble de son propos : la dépense improductive et nécessaire d'une part, et d'autre part des mesures de politique économique mondiale, c'est-à-dire un plan Marshall élargit à l'échelle du globe.

Je préciserai [...] sans attendre davantage, que l'extension de la croissance exige elle-même le renversement de la morale qui les fonde. Passer des perspectives de l'économie *restreinte* à celles de l'économie *générale* réalise en vérité un changement copernicien : la mise à l'envers de la pensée – et de la morale. Dès l'abord si une partie des richesses, évaluable en gros, est vouée à la perte, ou sans profit possible à l'usage improductif, il y a lieu, il est même *inéluçtable* de céder des marchandises sans contrepartie. Désormais, sans parler de dissipation pure et simple, analogue à la construction des Pyramides, la possibilité de poursuivre la croissance est elle-même subordonnée au don : le développement industriel de l'ensemble du monde demande aux Américains de saisir lucidement la nécessité, pour une économie comme la leur, d'avoir une marge d'opérations sans profit. (p. 33).

Texte dense s'il en est, il implique tant une lecture lente qu'une analyse pas à pas.

### II-2-1. Le grand renversement

Bataille n'eut de cesse d'affirmer qu'il entendait « renverser » l'ordre des choses, en fait de renversement il y en eu plusieurs, articulés les uns aux autres.

---

<sup>14</sup> Si j'ai bien lu, il n'est nulle question « de générosités d'alcôves » dans *La Part maudite*. Ce renvoi signifie, semble-t-il, que François Perroux ne se limita pas aux ouvrages publiés par Bataille sous son nom, il se renseigna sur les autres travaux, alla rechercher au-delà de cet ouvrage d'économie, dans le souffre.

### a) Copernic et Einstein

Deux aspects caractérisent ce renversement : le premier aspect, proclamé, renvoyait à Copernic, le second, implicite, à Einstein.

Qu'en est-il du renversement de Copernic ? C'est un lieu commun souvent cité et peu explicité aussi précisons-le. Avant Copernic, les représentations de l'univers mettaient la terre au centre de l'univers. Avec Copernic tout change, le soleil est au centre, la terre tourne sur elle-même et autour du soleil. Le renversement n'est en rien un renversement d'une catégorie de la philosophie comme ce fut le cas entre Hegel et Marx, mais un renversement de la *représentation du monde*. Kant en rendit compte en des termes souvent oubliés qu'il convient de rappeler car ils ont quelque résonance avec les propos de Bataille :

Jusqu'ici, on admettait que toute notre connaissance devrait nécessairement se régler à partir des objets ; mais toutes les tentatives pour fixer sur eux *a priori*, par concepts, quelque chose par quoi notre connaissance eût été élargie ne parvenaient à rien en partant de ce présupposé. Que l'on fasse donc au moins une fois l'essai de voir si nous n'aurions pas plus de succès, dans les problèmes métaphysiques dès lors que nous admettrions à l'inverse que les objets doivent se régler d'après notre connaissance *a priori* de ces objets, permettant d'établir quelque chose à leur égard avant que ces objets nous soient donnés. C'est ici reproduire les premières idées de Copernic, lequel, comme il ne sortait pas bien de l'explication des mouvements célestes en partant du principe que toute l'armée des astres tournait autour du spectateur tenta de voir s'il ne réussissait pas mieux en faisant tourner le spectateur et en laissant au contraire les astres immobiles. Or, en métaphysique, on peut faire une tentative du même genre en ce qui concerne l'intuition des objets » (Kant, 1787, p. VII).

Qu'en est-il d'Einstein ? Il ne fut pas nommé, si ce n'est de façon implicite par la désignation des deux économies, en fait des deux théories économiques, la restreinte et la générale. On peut y trouver l'écho des désignations des théories de la relativité : relativité restreinte et relativité générale. Cet écho est d'autant plus évocateur que Bataille insista sur l'importance de la prise en compte de l'énergie pour passer de l'*économie restreinte* à l'*économie générale*. On ne peut manquer de noter en la circonstance que Einstein dans la théorie de la *relativité restreinte* insista sur l'énergie<sup>15</sup> (avec la formule qui établit un lien entre la masse et l'énergie), tandis que l'enjeu de la théorie de la *relativité générale* n'est pas l'énergie mais la gravitation. En somme l'utilisation des termes « *économie restreinte* » et « *économie générale* » par Bataille obéit une logique qui semble surtout d'ordre rhétorique, une expression de l'esprit du temps.

### b) Le double renversement . I. Le renversement de la dialectique

Si nous resituons *La Part maudite* dans la durée comme Bataille nous y invite, l'œuvre se caractérise par un double renversement.

Le premier, à la suite de Marx, est le renversement de la dialectique hégélienne qui conduisit faire de Bataille un matérialiste. Pour Marx

---

<sup>15</sup> On peut rappeler que lorsqu'il précisa ses conceptions face à celles de Newton, Einstein ne manqua de rappeler que : « Au temps de Newton le concept d'énergie n'existait pas » (Einstein & Infeld, p. 34).

Hegel défigure la dialectique par le mysticisme ce n'en est pas moins lui qui en a, le premier, exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui elle marche sur la tête ; il suffit de la remettre sur les pieds pour lui trouver une physionomie tout à fait raisonnable (Marx, 1859, p. 558)<sup>16</sup>.

Bataille fit sien ce renversement dès 1930, même si ultérieurement il y mit « quelques » nuances :

Il est toutefois remarquable que la seule forme de matérialisme conséquent qui jusqu'ici ait échappé dans son développement à l'abstraction systématique, à savoir le matérialisme dialectique, ait eu pour point de départ, autant au moins que le matérialisme ontologique, l'idéalisme absolu sous sa forme hégélienne. (Il n'y aura probablement pas à revenir sur ce procédé : nécessairement le matérialisme, qu'elle que soit sa portée dans l'ordre positif, est avant tout la négation obstinée de l'idéalisme, ce qui revient à dire en dernier ressort de la base même de toute philosophie (Bataille, 1930, p. 2)<sup>17</sup>.

Bataille accepta pleinement ce « renversement » avec son corollaire, ce sont les conditions matérielles, ou encore *les façons de produire et les façons de répartir la production* entre les classes sociales qui permettent de rendre compte des spécificités des sociétés. Le primat de ce matérialisme ne fut *jamais* remis en cause dans ses travaux ultérieurs<sup>18</sup>. Cependant ce que Bataille entendait par « économie » était bien éloigné de ce qu'entendait Marx à la suite des économistes classiques. Ce fut le second renversement.

### c) *Le double renversement : II. Le primat de la dépense sur la production*

Ce second renversement, propre à Bataille, fut l'objet de son article de 1933, « La notion de dépense ». Il ne visait pas moins qu'à remettre sur la table la théorie de Marx, à la « rénover »<sup>19</sup> :

En fait, que les marxistes le veuille ou non, l'existence de leurs instruments de travail, tout au moins sous la forme où ils les ont reçus, est menacée par le développement actuel des connaissances. La paresse, la routine ou l'ignorance ne peuvent pas les préserver. La discussion vitale des questions posées ne peut avoir lieu que si le marxisme se soumet au régime de toute science, qui ne se développe qu'à la condition que ses fondements mêmes puissent constamment être mis en cause (Bataille, 1932, p. 294).

En quoi consiste cette « rénovation » ? Le primat n'est plus la façon de produire, ou encore le mode de production, mais la façon dont s'effectue la dépense, *le mode de consommation*<sup>20</sup>. Notons qu'en mettant sur le même plan dépense et consommation de la

<sup>16</sup> Les débats sur ce « renversement » sont trop nombreux pour que l'on fasse autre chose qu'un renvoi sommaire, entre autres, à la Note de M. Rubel (1965, p. 559) ou encore à Althusser, 1966.

<sup>17</sup> Marx n'a pas utilisé l'expression de « matérialisme dialectique », on la trouve chez Engel (1890).

<sup>18</sup> Comme l'a bien senti Mong-Hy : « A côté de ses dérives à droite, on voit bien que Bataille ne perdit jamais le marxisme de vue » (Mong-Hy, 2010, p. 219). En fait, nous semble-t-il, il s'agit essentiellement d'un certain matérialisme plus que de marxisme en soi.

<sup>19</sup> On peut ainsi comprendre, pourquoi Boris Souvarine éprouva la nécessité de marquer sa différence avec une note en tête de l'article. : « L'étude ci-dessous constitue un fragment d'ouvrage à paraître sous le même titre. A bien des égards, l'auteur y entre en contradiction avec notre orientation générale de pensée mais une revue de recherches ne saurait s'interdire de telles divergences. Nous publierons une analyse critique de cette étude dans un prochain numéro. » Il n'y eut ni analyse critique, ni l'ouvrage annoncé. *La Part maudite* en fut l'héritière.

<sup>20</sup> En 1933, Bataille utilisait encore le terme de « consommation » de la production que ce soit une « consommation productive » ou une « consommation improductive ». Ce ne sera plus le cas en 1949, avec *La Part maudite*. Alors, il utilisa le

production, Bataille faisait l'hypothèse implicite qu'il n'y a de dépense que dirigée vers la production. Cela signifie l'identité entre « dépense » et « consommation ».

Cette consommation se compose de deux ensembles : une consommation (ou dépense) contrainte et une consommation libre, une consommation productive et une consommation improductive<sup>21</sup>.

Si le mode de consommation est mis en avant en premier la question de « l'utile » surgit d'elle-même. Bataille pensait l'écarter aisément par une simple affirmation : Il n'existe, en effet, aucun moyen correct, état donné l'ensemble plus ou moins divergent des conceptions actuelles qui permettent de définir ce qui est utile aux hommes (Bataille, 1933, p. 302)

Cependant il est tout à fait concevable de définir une « consommation utile ». C'est la consommation de ce qui est utile pour la reproduction des conditions de production (des êtres et des choses). Cela signifie qu'avec « l'utile » on reviendrait d'emblée au primat de la production : la production déterminerait le mode de consommation. La dépense contrainte « est représentée par l'usage du minimum nécessaire pour les individus d'une société donnée, à la conservation de la vie et à la continuation de l'activité productive » (Bataille, 1933, p. 305). Cette « dépense contrainte » est la dépense utile, celle requise pour que la société se reproduise strictement en l'état d'une période à l'autre. C'est là la dépense qu'implique l'hypothèse d'une reproduction simple de Marx ou encore à la reproduction en l'état du modèle de Piero Sraffa. Cette dépense là n'intéresse pas Bataille.

Il est concerné par l'autre dépense, la « dépense libre », la « dépense improductive ». Dans toute société, quelle que soit sa production, il existerait, selon Bataille, une dépense, une consommation qui n'est pas concernée par les conditions de reproduction de la production. Il en proposa une énumération : « le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts, l'activité sexuelle perverse (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale) » (Bataille, 1932, p. 305). Bref une consommation qui ne vise pas la reproduction mais les plaisirs ou la peine.

## II-2-2. La théorie économique

Pour Bataille l'économie est partout certes dans *La Part Maudite*, mais aussi dans ses analyses de philosophes (Bataille, 1947-1948). Mais de quelle « économie » s'agit-il ? Qu'entendait Bataille par ce terme ? De ce que j'ai pu lire cette notion est sans définition explicite. Lorsque Bataille cita des économistes, il le fit de façon générale « des économistes qualifiés » écrivait-il, s'il cita des auteurs, en l'occurrence Keynes et Perroux, ce fut sur des points précis : (la dépense improductive pour le premier les « bouteilles enterrées » remplies de billets à déterrer, le plan Marshall pour le second), comme si les uns et les autres partageaient la même notion générale de l'économie. Si Keynes n'eut pas à se prononcer (!) sur les conceptions de Bataille, Perroux montra qu'il ne les partageait pas.

Selon le « guide de lecture qu'est son Avant-propos, la genèse de sa conception de l'économie remontait à son article de 1933, « La notion de dépense ». Là, Bataille entendit montrer qu'en intégrant les travaux des anthropologues (Mauss) et ceux de la psychanalyse on

---

néologisme de « consommation » pour désigner cette consommation qui ne sert pas à la reproduction des conditions de production, la consommation qui se consume !

<sup>21</sup> Cette distinction ne saurait être confondue avec celle opérée à l'intérieur de la catégorie travail entre travail productif et travail improductif. (Cf., Berthoud, 1974).

pouvait fonder une « économie », plus précisément bien que Bataille n'utilise pas les termes une théorie économique *nouvelle* établie en prenant comme point de départ non pas de la « production », mais la « dépense ». Avec cette nouvelle « économie » l'on retrouverait les conclusions révolutionnaires auxquelles parvenaient les marxistes. Cette nouvelle conception de l'économie, fut reprise et complétée en 1949, en intégrant la notion d'énergie. Suivons donc sa démarche pas à pas.

#### a) *Le rejet de l'utilité*

Ce rejet fut le premier point de son article de 1933.

Ce n'est pas surprenant. En effet, si l'on prend comme point de départ du raisonnement économique, la « dépense », cela implique que ce point de départ est réductible à la « demande » et à l'utilité que présentent les biens pour les demandeurs-consommateurs.

Dans la sphère universitaire d'alors, les théories économiques dominantes établissaient la valeur d'échange des marchandises sur l'utilité marginale qu'en espéraient les demandeurs-consommateurs (les deux étant confondus – au sens fort des termes). Ces fonctions d'utilité constituant le fondement des courbes de demande, donc de dépense s'il existe un revenu adéquat, *en dehors de toute morale*. Pour ces théories est *utile* un bien et/ou un service *demandé*. Cette demande *existe* ou *n'existe pas*, c'est le seul point qui intéresse l'économiste, il n'a pas à s'interroger sur son bien-fondé. Une demande dont le but serait de « détruire » le bien demandé (et acquis) serait tout à fait compatible avec ce schéma.<sup>22</sup>

Bataille ne rejeta pas ces théories, il les ignora. Peut-être parce qu'il se situait au niveau macroéconomique (la société) et non au niveau de l'individu ?

Son rejet se fondait sur d'autres bases.

Chaque fois que le sens d'un débat dépend de la valeur fondamentale du mot utile, c'est-à-dire chaque fois qu'une question essentielle touchant la vie des sociétés humaines est abordée, quelles que soient les personnes qui interviennent et quelles que soient les opinions représentées, il est possible d'affirmer que le débat est nécessairement faussé et que la question fondamentale est éludée. Il n'existe, en effet, aucun moyen correct, étant donné l'ensemble plus ou moins divergent des conceptions actuelles qui permettent de définir ce qui est utile aux hommes (Bataille, 1933, p. 302).

Son intérêt ne portait ni sur la détermination des « courbes de demande », sur le calcul des prix des marchandises ou encore sur les travaux des économistes. Il ne voulait pas qu'en mettant en avant la « dépense », donc la « consommation » ou la demande, on puisse se retrouver face à « la problématique classique de l'utilité » car alors tous les débats seraient faussés. Le rejet tient fondamentalement à ce que, pour Bataille, il « n'existe aucun moyen correct, étant donné l'ensemble plus ou moins divergent des conceptions actuelles, qui permettent de définir ce qui est utile aux hommes » (Bataille, 1933, p. 302), il conclut sa tirade sur l'utilité en reconnaissant « qu'il est triste de dire que *l'humanité consciente est restée mineure* : elle se reconnaît le droit d'acquérir, de conserver rationnellement mais elle exclut en principe la *dépense improductive* » (*id.*, p. 304).

---

<sup>22</sup> Ce sont là des considérations très générales, pour une analyse plus détaillée on renvoie à l'ouvrage de Robbins (1932). L'ouvrage parut du temps où Bataille publiait son article, et demeure toujours la référence pour rendre compte de ce type d'approche.



*b) Une dépense en pure perte*

Marx resta la référence pour Bataille. La compréhension du renversement qu'entendait faire Bataille s'entend mieux si l'on rappelle à grands traits (de façon caricaturale) les conceptions de Marx. Trois points peuvent être mis en avant. 1) L'étude des relations économiques en tant que discipline spécifique ne s'imposa qu'avec la domination des rapports marchands<sup>23</sup>. 2) Les sociétés se caractérisent par la façon dont les classes dominantes s'approprient les produits du travail des classes dominées, ou encore par leur façon de produire. 3) La règle d'or de la société capitaliste est l'accumulation<sup>24</sup>.

Et Bataille ?

Il récusait ce schéma.

Il généralisa le terme « économie » à travers le temps et l'espace, des Aztèques, aux bouddhistes, au temps des cathédrales, à l'U.R.S.S. et au plan Marshall. Les conceptions de Marx sont encore présentes de façon positive et de façon négative, mais totalement « renouvelées ».

Dans l'article de 1933, repris en 1949, Bataille *renversa* l'ordre de préséance.

La production est *un donné*. Dans toute société il y a une production, les sociétés ne sont donc pas caractérisées par leur production mais par leur mode de consommation<sup>25</sup>. La façon de consommer spécifie la société. La consommation doit être divisée en deux parties distinctes. L'une est la consommation requise pour que la société se reproduise *strictement* en l'état. Ce serait la partie « utile » de la consommation. Elle correspond au

minimum nécessaire, pour les individus d'une société donnée, à la conservation de la vie et à la continuation et à la continuation de l'activité productive : il s'agit donc simplement de la condition fondamentale de cette dernière (Bataille, 1933, p. 305).

Cette consommation est techniquement contrainte pour qu'existe la société. Tout ce qui est au delà de cette consommation contrainte constitue l'excédent (la notion n'est pas nommée dans l'article de 1933, elle fut au centre de l'article de 1949, c'est l'objet du point suivant). C'est la dépense libre.

C'est une dépense toute de bon sens, on ne travaille pas pour le plaisir de travailler. On travaille pour pouvoir dépenser pour le plaisir (ou pour éviter la peine), jouir du temps présent, *carpe diem*. Aussi selon Bataille « il est nécessaire de réserver le nom de dépense à ces formes improductives, à l'exclusion de tous les modes de consommation qui servent de moyen terme à la production » (Bataille, 1933, p. 305). Pour lever toute ambiguïté, il énuméra

<sup>23</sup> Bien entendu les réflexions sur les relations monétaires sont bien antérieures aux sociétés où dominent les relations marchandes et modèlent toutes les autres relations. Mais elles ne constituaient pas un champ de connaissance spécifique, elles s'inscrivaient dans une réflexion plus vaste philosophique ou politique. On peut penser : à Aristote (que Marx cite) à son chapitre sur la chrematistique dans *La Politique* ou à ses réflexions sur l'échange dans *L'éthique à Nicomaque*. On trouve aussi des réflexions économiques à l'occasion de préconisation de politiques économiques, on peut citer par exemple, la controverse entre Bodin et Malestroit ou encore la masse de travaux des « arbitristes » du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles espagnols. L'économie politique, comme le souligna Marx, ne s'imposa avec ses questions, ses méthodes, ses disputes à la fin du XVII<sup>e</sup> avec Petty et les « classiques » du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>24</sup> « Accumulez, accumulez ! C'est la loi et les prophètes » disait très exactement Marx.

<sup>25</sup> Ce primat de la demande fut développé bien avant la publication des thèses de Keynes (elles n'étaient même pas écrites). On comprend pourquoi Bataille, en 1949, cita, sans doute avec un certain plaisir, cet « économiste qualifié » qui comme lui avait glorifié les dépenses.

ce qu'il entendait par « dépenses improductives » : « le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts, l'activité sexuelle perverse (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale) » (*id.*, p. 305). La dépense ne concernait pas la production c'est une dépense « en pure perte »<sup>26</sup>.

Cette dépense « en pure perte » va même être, suprême ironie peut-on dire, à l'origine (lointaine certes) de la relation d'échange. Celle-ci ne serait pas issue d'une rationalisation du troc mais du système de don – contre-don tel que l'illustre le *potlach* de Marcel Mauss, comme l'interprète Bataille. Il ne s'agit pas d'un échange de biens en contrepartie d'autres biens mais de « dons » destinés à acquérir ou maintenir le rang (*id.*, p. 312). Ce dernier ne se fit pas faute de mentionner que ce *potlach*, ce « don », était une dépense vraie, une dépense sans contrepartie marchande, une dépense pour la gloire ou bien encore pour assurer une domination politique et/ou morale.

C'est à travers ce second aspect que Bataille analysa le plan Marshall.

### c) *Le monde soviétique et le plan Marshall*

Nous l'avons vu ci-dessus, « l'économie politique » de Bataille, n'obtint de réaction que sur *une* seule question : son analyse du plan Marshall.

En 1933, l'*économie générale* n'était pas de mise, il n'y avait qu'une *économie*, sans phrase. En 1949 le ton avait changé, peut-être du fait des « expériences » accumulées, Front populaire, la lutte antifasciste et surtout la Seconde Guerre mondiale avec son « après », les exigences de la reconstruction des économies et les rapports internationaux. Bataille revint sur la notion d'économie en l'approfondissant. Il distingua deux sortes d'économies une *économie restreinte* et une *économie générale*.

L'*économie générale* reprit de l'*économie* de 1933, le thème du primat de la consommation et la nécessité de dépenses improductives pour la bonne santé de la société.

En 1949, la notion d'excédent est cette fois est explicite, elle l'était en fait depuis l'article paru dans *Constellation*. Cet usage est libre. Cela signifie que cet excédent peut être consacré aux « dépenses » *strictement* improductives telles qu'elles furent énumérées en 1933, il peut aussi être utilisé pour la croissance. La logique aussi avait changé. En 1949, si Bataille vomissait tout autant la médiocrité bourgeoise, la révolution n'était plus à l'ordre du jour. Ce qui était présent c'est le conflit entre deux mondes : le monde soviétique et le monde américain.

La dernière partie de *La Part maudite*, porte sur le « plan Marshall ». Ce « plan » constituerait une illustration, évidente de la pertinence de la théorie économique de Georges Bataille comme il l'annonçait (p. 47) selon laquelle il est nécessaire pour la bonne marche des sociétés qu'il y ait une « dépense » vraie, une dépense sans profit.

Le « plan Marshall » était alors de connaissance commune. Ses modalités sont bien oubliées aujourd'hui si ce n'est des historiens<sup>27</sup>, il convient d'en faire rappeler les grandes lignes. Le *Foreign Assistance Act of 1948* (ou encore le « *Economic Cooperation Act of*

<sup>26</sup> Cette perte nécessaire pour la « bonne santé de l'économie », ne saurait ne pas faire penser à la saignée nécessaire à la « bonne santé du patient ».

<sup>27</sup> Cf. Bossuat, 1999.

1948 ») fut voté en avril 1948<sup>28</sup>. Par la suite la désignation devint *European Recovery Act*. L'aide financière accordée par les États-Unis n'était pas une aide ponctuelle. Elle s'inscrivait dans une triple logique, d'abord temporelle, puisque l'aide était conçue pour une période de quatre ans d'avril 1948 à juin 1952 ; ensuite elle impliquait que les États bénéficiaires devaient inscrire cette aide dans une logique de planification ou bien de programmation de leurs investissements ; enfin pour assurer la supervision de ce plan il fut créé en 1948 un organisme international spécifique<sup>29</sup>. De fait le plan Marshall cessa d'être en 1951, un an plus tôt qu'il n'était prévu du fait de la Corée.

Ces dates ne sont là que pour souligner combien fut rapide la réaction des économistes français aux mesures préconisées par le plan Marshall, *alors même que celles-ci n'avaient pas encore été mises en œuvre*. Perroux publia son ouvrage en mai 1948, le compte-rendu de Bataille dans *Critique* est de novembre 1948. L'ouvrage de François Perroux ainsi que l'analyse qu'en fit Bataille ne pouvaient donc pas renvoyer pas à la mise en œuvre effective de ce plan. Leur propos était autre. Ils commentaient les déclarations du Président Truman du 12 mars 1947 au Congrès, celles de Georges Marshall à sa conférence du 5 juin 1947 à Harvard, ainsi que la loi adoptée en avril 1948, le *Foreign Assistance Act of 1948*, comme si ces déclarations et cette loi devaient se traduire par une politique effective<sup>30</sup>.

Perroux glorifia ce plan, tant et plus. C'était là « l'un des événements majeurs de l'histoire universelle » (Perroux, 1948, p. 75). Cette démarche « révolutionnaire » impliquait une rupture avec la logique libérale en économie et ce à l'échelle mondiale ce serait là « la plus grande expérience de crédit et d'économie dirigée que l'histoire est connue » (*id.*, p. 162-163). De plus il ne manqua pas d'y insister dès les premières pages de son ouvrage, c'était une réponse à Marx et aux marxistes : « Il y a bien plus d'esprit révolutionnaire à conjurer les luttes des nations qu'à les préparer au nom de la lutte des classes » (*id.*, p. 34).

Dans la logique de la revue *Critique*, Bataille s'appuya sur cette analyse pour montrer d'abord toute l'importance de ce plan puis développer une critique de l'analyse de Perroux qui, selon Bataille, en éliminant la dimension politique avait la vue courte.

Ce plan est issu du conflit non seulement entre nations et aussi des conflits internes aux pays capitalistes

<sup>28</sup>L'en-tête de l'Act précisait : « *To promote world peace and the general welfare, national interest, and foreign policy of the United States through economic, financial, and other measures necessary to the maintenance of conditions abroad in which free institutions may survive and consistent with the maintenance of the strength and stability of the United States.* » [Promouvoir la paix mondiale et le bien-être général, l'intérêt national et la politique étrangère des États-Unis par des mesures économiques, financières et autres nécessaires au maintien des conditions à l'étranger dans lesquelles les institutions libres peuvent survivre et compatibles avec le maintien de la force et de la stabilité des États-Unis].

<sup>29</sup> Le plan Marshall généra une structure à trois niveaux : l'O.E.C.E., l'ECA et les traités bilatéraux. L'O.E.C.E. fut créée le 16 avril 1948 par la signature de la *Convention de coopération économique européenne* n'y participaient que les 16 pays concernés initialement par le plan Marshall, la République fédérale allemande n'y adhéra qu'en juin 1949. L'O.E.C.E. travaillait en étroite collaboration avec l'*Economic Cooperation Administration* [ECA], chargée de répartir l'aide financière. Ces accords internationaux s'accompagnèrent de traités bilatéraux entre les États-Unis et chacun des pays bénéficiaires. Les aides du plan Marshall cessèrent en 1951 (non en 1952 comme il avait été prévu) du fait du conflit coréen (1951-1953). Selon l'O.C.D.E. (qui succéda à l'O.E.C.E.), « Les participants ont reçu 11 800 millions de dollars entre le 3 avril 1948 et le 30 juin 1950 (Grande-Bretagne, 24 pour cent ; France, 20 pour cent ; Italie, 11.1 pour cent ; RFA, 11 pour cent) ».

<sup>30</sup> Encore que le Congrès votant les crédits année après année se réservait la possibilité d'y mettre fin à tout moment.

Sans la crainte salutaire des Soviétiques (ou quelque menace analogue) il n'y aurait pas de plan Marshall (...) Le plan Marshall est la conséquence d'une agitation ouvrière à laquelle il s'efforce de remédier par une élévation du niveau de vie occidental (...) L'URSS, il est vrai met l'Amérique à rude épreuve ; Mais que serait ce monde si l'URSS n'était pas là pour l'éveiller, le mettre à l'épreuve et le contraindre de « changer » ? (B. p. 154-157)

Il n'est pas de notre projet de revenir sur le débat entre Perroux et Bataille, d'autres l'ont fait (Fèvre, 2019).

Ce qui nous importe ici, c'est la lecture que fit Bataille de ce plan.

Pour Bataille, le plan Marshall peut être assimilé à un « don », « sans profit », ou encore à une pure dépense de la part des États-Unis.

Il semble bien que ce soit un peu plus complexe. Certes les pays bénéficiaires de l'aide ont reçu des marchandises « sans payer » mais les entreprises qui leur ont vendu ces « marchandises » ont réalisé un profit. Ce n'est donc pas un « don » sans profit.

C'est que ce processus comporte plusieurs séquences convient de les préciser. 1) Le pays sur la base d'un projet de développement obtient des crédits de la part du *Gouvernement américain*. 2) Avec ces crédits le *Gouvernement aidé* acquiert des marchandises auprès des entreprises américaines. 3) Les entreprises américaines vendent leurs marchandises au prix du marché, donc avec un profit. C'est que le profit pour les entreprises capitalistes est la condition de leur survie. Elles ont survécu et grassement. 4) Les marchandises rendues dans le pays « aidé » participent à la création monétaire.

Tout s'est passé comme si le Gouvernement des États-Unis avait dans un premier temps acquis ces biens, pour dans un second temps les « donner » dans une logique de domination ou de contrôle des nations recevant ces « dons ».

### II-2-3. Est-ce que ce primat de la dépense annule les luttes révolutionnaires ?

Ce ne fut pas le cas en 1933. Bataille entendait montrer que l'on retrouve les conceptions révolutionnaires de Marx, mais d'une autre façon. Ce fut un paragraphe bref dans l'article de 1933 (2 pages) mais l'appel à se lever pour changer de système (sans dire ce à quoi tendrait l'alternative) fut net. Ce n'est plus un prolétariat qui refuse l'exploitation par le capital, car on ne situe plus dans le processus de production, mais un prolétariat qui au travers de sa lutte assure ce que la bourgeoisie n'assume plus : la dépense.

La bourgeoisie est à l'heure présente la classe dominante. Elle a tout, la richesse comme le pouvoir politique (les deux vont de paire) et que fait-elle, elle stérilise sa « dépense », elle accumule, elle réinvestit :

En tant que classe possédant la richesse, ayant reçu avec la richesse l'obligation de la dépense fonctionnelle, la bourgeoisie moderne se caractérise par le refus qu'elle oppose à cette obligation (...) [par] les conceptions rationalistes qu'elle a développées à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et qui n'ont pas d'autre sens qu'une représentation du monde strictement économique, au sens vulgaire ; au sens bourgeois du mot. La haine de la dépense est la raison d'être et la justification de la bourgeoisie : elle est en même temps le principe de effroyable hypocrisie.

et

*La fin de l'activité ouvrière est de produire pour vivre, mais celle de l'activité patronale est de produire pour vouer les producteurs ouvriers à une affreuse déchéance : car il n'existe aucune disjonction possible entre la qualification recherchée dans les modes de dépense propres du patron, qui tendent à*

l'élever bien au-dessus de la bassesse humaine et la bassesse elle-même dont cette qualification est fonction (Bataille, 1933, p. 313-314).

Face à cette situation, comme il est nécessaire d'assumer cette fonction de « dépense » où les bourgeois s'avèrent être des incapables la lutte des classes doit être glorifiée : elle « devient au contraire la forme la plus grandiose de la dépense sociale lorsqu'elle est reprise et développée, et développée, cette fois au compte des ouvriers, avec une ampleur qui menace l'existence même des maîtres » (*id.*, p. 316).

En 1949, dans *La Part maudite*, la détestation de la société bourgeoise est toujours présente mais les cris de révolte de ses articles des années trente<sup>31</sup> se sont transformés en une analyse où la compréhension des luttes passe par celle des rapports économiques.

D'abord ce fut la mise en évidence d'une différence de régime d'accumulation entre une société bourgeoise et une société communiste<sup>32</sup> :

Il n'y a dans le monde capitaliste aucune préférence de principe donnée à la production des moyens de production (cette préférence n'apparaîtra que dans l'accumulation communiste). La bourgeoisie n'a pas eu conscience d'une opposition du primat de la croissance à ses contraires, aux dépenses improductives de toutes sortes, aux institutions et aux valeurs créatrices de dépenses : l'opposition toucha seulement (et seulement en fait) la quantité de dépense. C'est mollement et illogiquement que le capitalisme bourgeois fut hostile au luxe : en fait son avarice et son action le réduisirent, mais si l'on excepte les effets non calculés, il ne s'est jamais départi du laissez-faire. (Bataille, 2014, p. 118)

Ensuite ce fut la mise en évidence d'un nouveau type de conflit à l'échelle du globe entre deux mondes : « *La possibilité d'une concurrence non militaire entre des méthodes de production* » (Bataille, p. 143).

C'est que le monde avait changé. Une nouvelle réalité politique était présente. Bataille l'illustra par la seule référence explicite à Marx, dans *La Part maudite* : la première phrase de *Manifeste du parti communiste* et cette référence n'était pas économique mais politique :

le communisme a cessé d'être un fantôme : c'est un État et une armée (de beaucoup la plus forte *sur terre*), doublés d'un mouvement organisé, maintenus par une négation sans pitié de toute forme d'intérêt personnel. Et l'Europe n'est pas la seule ébranlée, mais l'Asie ; en dépit de sa supériorité militaire et industrielle, l'Amérique elle-même se raidit et l'indignation qu'elle exprime au nom de l'individualisme étroit dissimule mal une peur exaspérée. (Bataille, 2014, p. 123-124).

Bataille était tout à fait lucide quant à la nature de ce « communisme », qui « s'accompagne du silence imposé par les camps de concentration »<sup>33</sup> (Bataille, p. 143), mais à la sortie de ce

<sup>31</sup> Ce ne furent que des cris et des écrits dans la bataille littéraire mais une bataille littéraire ce n'est pas rien. C'est une bataille des idées, et ce type de bataille ne fut, n'est et ne sera jamais chose facile. La pire des défaites étant l'oubli des idées qui pour qui l'on se battait physiquement.

<sup>32</sup> Ce terme désignant le régime mis en place en U.R.S.S., et les « communistes », les membres et militants des divers Partis communistes.

<sup>33</sup> Bataille par contre prit grand soin de distinguer le « stalinisme » de « l'hitlérisme ». Ce dernier de par sa nature « nationale » devait « nécessairement échouer » tandis que le « stalinisme », plus spécialement l'Union soviétique avait vocation à intégrer tous les pays qui entendait la rejoindre.

désastre que fut la Seconde guerre mondiale où « l'armée rouge écrasa la Wehrmacht », les critiques qui étaient les siennes du temps de *La critique sociale* n'avaient plus lieu d'être :

Le stalinisme est si radical que ses opposants communistes se sont à la fin trouvés de cœur avec les bourgeois. Cette collusion, consciente ou non, a grandement contribué à la faiblesse et à l'inertie de tout ce qui a voulu échapper à la rigueur du communisme stalinien (Bataille, p. 125-126)

A l'échelle du globe, la lutte a changé de sens. Il ne s'agit plus de Révolution. C'est devenu un conflit entre deux ensembles de nations. La forme du conflit s'est aussi modifiée. La lutte est devenue économique de sorte que, selon Bataille, on pourrait inverser de la formule de Clausewitz (Bataille, p. 144):

« l'économie » dans les conditions présentes, (...) pourrait « poursuivre » [la guerre] par d'autres moyens.

C'est dans ce cadre que Bataille inscrit son analyse du plan Marshall. Ce « plan » est

certes une réaction isolée, c'est la seule entreprise qui oppose une vue une vue *systématique* [l'italique m'appartient, RT] à la volonté de domination mondiale du Kremlin. Le plan Marshall achève de donner un visage au conflit actuel : ce n'est pas dans son principe la lutte pour l'hégémonie de deux puissances militaires, c'est celle de deux méthodes économiques (Bataille, p. 145).

A l'accumulation soviétique, s'opposait le « don » sans profit de l'Amérique. Bataille, tout en méprisant la bourgeoisie, n'appelait plus à la révolte mais au désarmement, à une « évolution pacifique », plus précisément reprenant une formule de Jean-Jacques Servan-Schreiber, à une « paix dynamique » (Bataille écrit le mot en majuscule) avec une sorte d'équilibre entre « un état de menace guerre et l'armement des camps opposés » (Bataille, p. 158). Juste un peu plus loin il précisa « Ceci dit, il va de soi qu'un succès des méthodes américaines implique seul une évolution pacifique » (*id.*).

### III. UN EXCEDENT A L'ECHELLE DE L'UNIVERS : LA PART MAUDITE

Le grand passage de l'article de 1933 au livre de 1949 fut la prise en compte de l'énergie.

L'article de 1933 laissait en suspend la question de l'origine de l'excédent, le terme n'est même pas mentionné. L'excédent était constaté, c'était la part de la production destinée à une consommation improductive. Il ne saurait être le résultat d'un processus d'exploitation. D'ailleurs ce processus quoique spécifique au capitalisme avec son carrousel d'inégalités ne pouvait être qu'un épiphénomène à l'échelle qu'envisagea Bataille dans cet ouvrage : l'univers.

Bataille développa ce point d'abord, en 1946, dans l'article publié dans *Constellation*, le supplément<sup>34</sup> de *La France Libre*. Le titre est on peut plus explicite : « Notes brèves,

<sup>34</sup> La revue *La France Libre* appelle quelques précisions. Elle fut créée à Londres en 1940 par André Labarthe. À la libération, il fut créé à Paris, un supplément *Constellation. La France Libre*, où en juillet 1946 Bataille publia. Elle cessa de paraître en 1947.

préliminaires à la rédaction d'un essai d'« économie générale » à paraître sous le titre *La Part Maudite* ». Ces prolégomènes à cet ouvrage constituent la partie émergée d'un lent travail d'écriture de 1939 à 1945 accompagné de notes et de discussions avec Georges Ambrosino.

L'excédent n'est pas tant le fruit des travaux des hommes que la conséquence de l'énergie que dispense le soleil « sans compter ». C'est la proclamation qui ouvrit l'article :

Essentiellement la richesse est énergie : l'énergie est la base et la fin de la production. Les plantes que nous cultivons dans les champs et les animaux que nous élevons sont des sommes d'énergie qu'un travail agricole a rendues disponibles. Nous utilisons, nous consommons ces animaux et ces plantes afin d'acquérir l'énergie dépensée dans tous nos travaux. Même nos produits inertes — une chaise, une assiette, un immeuble — répondent aux nécessités d'un système dynamique. L'emploi de mon énergie musculaire implique un temps de repos où je suis assis sur une chaise : la chaise m'aide à ménager l'énergie que je dépense maintenant en écrivant ... (Bataille, 1946, p. 9)

Et un peu plus loin, Bataille précisa :

Pratiquement du point de vue de la richesse, le rayonnement du soleil se distingue par un caractère unilatéral : il se perd sans compter, sans contrepartie. L'économie solaire est fondée sur ce principe. D'habitude, si l'on envisage notre économie terre-à-terre, on l'isole. Mais celle-ci n'est qu'une conséquence de celle-là et la domine (*id.*, p. 10).

Avec la prise en considération de l'énergie l'économie prend une nouvelle dimension, elle n'est plus cantonnée aux seules relations entre les hommes elle inclut l'étude de ces relations. L'énergie est partout. Elle est là de toute éternité et elle arrive sans rien ne puisse l'arrêter du coup, « la masse vivante » l'absorbe sans cesse, croissant se multipliant se diversifiant. Il n'est nul besoin de mesure pour prouver l'existence et l'absorption de cette énergie, il suffit de constater la croissance et la multiplication des espèces.

Du coup Bataille en arrive à établir l'exigence d'une « *consumation* », d'une consommation destructrice ou d'une « dépense improductive » sur de nouvelles bases. Dans l'article de 1933, la « dépense improductive » était ce qui était désiré, l'autre la « dépense productive » n'était qu'un moyen pour pouvoir la réaliser. Maintenant l'enjeu est d'évacuer l'énergie qui ne peut être consommée<sup>35</sup>.

## CONCLUSION

Pour conclure, revenons à l'affirmation initiale de Bataille, « j'écris un livre d'économie politique ». Effectivement, comme François Perroux le souligna, l'ouvrage ne pouvait pas être considéré comme un ouvrage où les économistes pouvaient se reconnaître. C'est qu'il prenait choses à l'envers. Le *credo* de l'économie, c'est produire pour produire des marchandises, le profit (qualifié parfois d'épargne) n'est pas fait pour être dépensé mais pour

<sup>35</sup> Dans cette note qui peut se lire comme le document de travail préparatoire à l'article dans *Constellation*, surgit une théorie de la valeur qui doit beaucoup à la théorie de la valeur de Marx. En effet on lit à propos de la comparaison des énergies que celles-ci sont « irréductibles les unes aux autres » et « économiquement, à quantités physiques égales, elles n'ont pas la même valeur monétaire, celle-ci étant réglée par la somme de travail humain socialement nécessaire pour les reproduire. » (*O.C.*, t VII, p. 468).

être réinvesti. Bataille se refuse à une telle conception. Il n'entend pas le monde, comme l'entendent les économistes, pour lui « l'accumulation » a ses limites, elles seront nécessairement atteintes. Alors une nouvelle économie devra être mise en place. Le profit, l'excédent n'est pas à accumuler, s'il existe c'est qu'il n'est pas nécessaire, il est à sacrifier.

*La part maudite* n'est pas indéfinie. Georges Bataille prit soin de préciser ce qu'il entendait dévoiler sous ce titre car tout (Bataille ne précise pas ce que désigne ce « tout ») vise à le dissimuler. Ce sont ses propres termes, aussi incluons-les dans cette conclusion.

*Dans les conditions actuelles, tout concourt à obnubiler le mouvement fondamental qui tend à rendre la richesse à sa fonction, au don, au gaspillage sans contrepartie.* [Ce mouvement fondamental se compose de deux parties : une sinistre et l'autre porteuse d'avenir. Destruction de la richesse il y aura nécessairement : si la dépense est volontaire, pensée, réfléchie, elle peut être source de bien-être, de fêtes, de plaisir, si on ne veut pas la dépenser, la dépense se fera quand même dans la peine et la douleur]

- *D'une part la guerre mécanisée* [celle qui vient de s'achever en 1945 avec ses millions de morts, soldats, civils et déportés, ses villes incendiées, rasées], *procédant à ses ravages, caractérise ce mouvement*, [celui qui voue la richesse au gaspillage, à une consommation destructrice] *comme étranger et hostile, à la volonté humaine.*

*D'autre part, l'élévation du niveau de vie, n'est nullement représentée comme une exigence de luxe* [comme une dilapidation luxueuse]. *Le mouvement* [les syndicats, le mouvement ouvrier] *qui la revendique est même une protestation contre le luxe des grandes fortunes : ainsi cette revendication est-elle faite au nom de la justice*

*Le sentiment d'une malédiction est lié à cette double altération du mouvement qu'exige de nous la consommation des richesses. Refus de la guerre (...) Refus de la dilapidation luxueuse, dont la forme traditionnelle signifie désormais l'injustice.*

Et ce double refus est pour Bataille porteur de sinistres présages.

Il convient, en conséquence, d'envisager de nouvelles mesures de politique économiques. Elles se ramènent à trois principes : dépenser, dépenser et dépenser.

Mais comment dépenser, *consumer* ? Les indications historiques sont là pour dire que ce fut possible. Dans la société actuelle, celle du temps de Bataille au mitan du siècle passé comme à celle d'aujourd'hui, c'est possible. D'ailleurs au fil du texte plusieurs voies sont suggérées : réduire le temps de travail (au lieu de sacrifier des forces vives comme le faisaient les Aztèques) ou bien encore dépenser pour construire des armes puis les détruire pour de nouvelles plus létales encore.

Un point cependant, un manque dans l'exposé de *La Part maudite*. A aucun moment Bataille n'envisagea la réduction de la démographie comme forme de dilapidation, comme si la croissance de la société humaine devrait encore se poursuivre or la logique profonde de l'ouvrage qui conduit sacrifier l'excédent, tout l'excédent implique la stabilité tant de la population en nombre comme en termes de conditions de vie (en faisant peut-être (!) un effort pour rendre supportables les inégalités de fortune et de conditions de vie).



## OUVRAGES CITES

- ALHUSSEY, Louis [1966], *Pour Marx*, Paris, Maspéro.
- BATAILLE, Georges [1976], *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 12 vol.<sup>36</sup>
- BATAILLE, Georges [1928], « L'Amérique disparue », *Cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts*, N°11, p. 5-14, in *O.C.*, t. I, p. 152-158.
- BATAILLE, Georges [1929], « Matérialisme », Dictionnaire critique, *Documents*, N°3, p. 170, in *O.C.*, t. I, p. 179-180.
- BATAILLE, Georges [1930], « Le bas matérialisme et la gnose », *Documents*, N°1, p. 1-8, in *O.C.*, t. I, p. 220-225.
- BATAILLE, Georges [1932], « A propos de Krafft-Ebing », *La Critique Sociale*, N°5, mars p. 239-240, in *O.C.*, t. I, p. 291-294.
- BATAILLE, Georges [1933], « La notion de dépense », *La Critique sociale*, N°7, p. 7-15, in *O.C.*, t. I, p. 302-320.
- BATAILLE, Georges [1935], *Contre-Attaque. Union de lutte des intellectuels révolutionnaires*, in *O.C.*, t. I, p. 379-383.
- BATAILLE, Georges [1945], « La limite de l'utile [fragments d'une version abandonnée de *La Part maudite*] », in *O.C.*, t. VII, p. 181-280.
- BATAILLE, Georges [1946], « L'économie à la mesure de l'univers. Notes brèves, préliminaires à la rédaction d'un essai d'"économie générale", à paraître sous le titre : *La Part maudite* », *Constellation. La France Libre*, N°65, juillet, in *O.C.*, t. VII, p. 9-16.
- BATAILLE, Georges [1947], « Le paradoxe du Tibet », *Critique*, N°12, mai, p. 427-438.
- BATAILLE, Georges [1947-1948], « De l'existentialisme au primat de l'économie (I) et (II), *Critique*, N°19 et 21, in *O.C.*, t. XI, p. 279-306.
- BATAILLE, Georges [1948a], « Le sens de l'industrialisation soviétique », *Critique*, N°20, in *O.C.*, t. VII, p. 139-158.
- BATAILLE, Georges [1948b], « Le sens de l'Islam », *Critique*, N°22, in *O.C.*, t. VII, p. 83-92.
- BATAILLE, Georges [1948c], « Morale puritaine et capitalisme », *Critique*, N°23, in *O.C.*, t. VII, p. 111-122.
- BATAILLE, Georges [1948d], « Vers la fin de la guerre ? », *Critique*, N°29, in *O.C.*, t. VII, p. 163-172.
- BATAILLE, Georges [1949a], « Sur le rôle du don dans l'économie : le *potlach* », *Mercure de France*, N° 1025, janvier.
- BATAILLE, Georges [1949b], *La Part maudite*, in *O.C.*, t. VII, p. 17-179.
- BATAILLE, Georges [1949c], *La Part maudite*, Introduction de Jean Piel, Paris, Éditions de Minuit, 2018.
- BATAILLE, Georges [1997], *Choix de lettres, 1917-1962*. Édition établie, présentée et annotée par Michel Surya, Paris, Gallimard.
- BERTHOUD, Arnaud [1974], *Travail productif et productivité du travail chez Marx*, Remarques introductives de Charles Bettelheim, Paris, François Maspéro.

<sup>36</sup> Ultérieurement, l'expression : « *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1976 » sera rendue par *O.C.*

- BOSSUAT, Gérard [1999], « Aux origines du plan Marshall », *Histoire, économie et société*, 18<sup>e</sup> année, N°2, p. 275-296.
- CAVAZZINI, Andrea [2019], « Bataille, Sartre et le communisme. Notes sur Georges Ambrosino-Georges Bataille, “L’expérience à l’épreuve. Correspondance et inédits (1943-1960)” », *L’année sartrienne*, p. 150-154.
- COPERNIC, Nicolas [1543], *Des révolutions des orbés célestes*. Traduction avec Introduction et Notes par Alexandre Koyré, Paris, F. Alcan, 1934.
- CREMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis [1996], *La France Libre. De l’appel du 18 juin à la Libération*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, 2013, 2 vol.
- DUVIGNAUD, Jean [1967], « L’usage des richesses », *L’ARC, Cahiers méditerranéens*, p. 71-72.
- EINSTEIN, Albert & INFELD, Léopold [1938], *L’Évolution des idées en physique des premiers concepts aux théories de la relativité et des quanta*. Traduit de l’anglais par Maurice Solovine (1938), Paris, Flammarion, 1983.
- ENGELS, Friedrich [1890], « Lettre à Joseph Bloch, 21 septembre », in Karl Marx & Friedrich Engels, *Études philosophiques*, Paris, Éditions sociales, 1961.
- FEVRE, Raphaël (2019), *Georges Bataille, François Perroux and French Critiques of the Marshall Plan*, OSF Preprint, University of Cambridge. rf438@cam.ac.uk
- FRANK, Claudine [2018], *Georges Ambrosino & Georges Bataille. L’expérience à l’épreuve, correspondance et inédits (1943-1960)*, Meurcourt, Éditions Les Cahiers ?
- GALETTI, Marina (éd.) [1999], *Georges Bataille. L’apprenti Sorcier. Textes, lettres et documents (1932-1939). Rassemblés, présentés et annotés par ...*, Paris, Éditions de la Différence.
- GHERARDI, Sophie & UZAN, Marc [1990], « Le Plan Marshall. Interviews », *Revue d’économie financière*, N°14, p. 125-132.
- GUILLAUME, Marc [1978], *Éloge du désordre*, Paris, Gallimard.
- HOLLIER, Denis [1991], « La valeur d’usage de l’impossible », Préface à *Documents. Doctrines, archéologie, beaux-arts et ethnographie*, 1929 & 1930, réimp., Paris, Éditions Jean-Michel Place, 2 vol.
- HORRIE, Anthony [2018], *Analyse de la notion de décroissance sous l’angle de la théorie de Georges Bataille*, thèse Université Sorbonne, Paris Cité.
- KANT, Emmanuel [1781], *Critique de la raison pure*, Deuxième édition (1787). Traduction de Jacques Auxenfans, Classiques Université du Québec à Chicoutimi, 2019.
- KEYNES, John-Maynard [1936], *Théorie générale de l’emploi, de l’intérêt et de la monnaie*. Traduit de l’anglais par Jean de Largentaye, Préface d’Hélène de Largentaye, 1<sup>ère</sup> trad. 1942, Paris, Payot, 2005.
- LIMOUSIN, Christian [2015], « Vue d’ensemble : Excès, dépense et Part maudite chez Georges Bataille », in LIMOUSIN, Christian & POIRIER, Jacques, p. 21-41.
- LIMOUSIN, Christian & POIRIER, Jacques (dir.) [2015], *La Part maudite de Georges Bataille. La dépense et l’excès*, Paris, Classiques Garnier.
- MARCH, François de [2015] « *La Part maudite. Un non savoir économique* » in LIMOUSIN, Christian & POIRIER, Jacques, p. 119-134.
- MASCOLO, Dionys [1953], *Le Communisme - Révolution et communication ou la dialectique des valeurs et des besoins*, Paris, Gallimard.

- MONG-HY, Cédric [2010], *Le monde et Bataille. Études textuelles, contextuelles et perspectives*, thèse Université de la Réunion, disponible sur HAL.
- MARX, Karl [1859], *Critique de l'économie politique*, in *Œuvres. Économie*, Paris, Gallimard, 1965, vol. 2, p. 267-452.
- MASSONET, Stéphane [2015], « Du sacrifice au potlach. D'Alfred Métraux à Claude Lévi-Strauss », in LIMOUSIN, Christian & POIRIER, Jacques, p. 191-202.
- SURYA, Michel [1987], *Georges Bataille. La mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992.
- PERROUX, François [1948], *Le Plan Marshall ou l'Europe nécessaire au monde*, Paris Librairie Médicis.
- PERROUX, François [1971], « *La Part maudite* et la silence », suivie de « Discussion sur l'aide américaine », *L'ARC, Cahiers méditerranéens*, p. 42-52.
- PIEL, Jean [1963], « Bataille et le monde. De *La notion de dépense* à *La Part maudite* », Hommage à Georges Bataille, *Critique*, N° 195-196.<sup>37</sup>
- POTTIER, Antonin [2014], *L'économie dans l'impasse climatique : développement matériel, théorie immatérielle et utopie auto-stabilisatrice*, Paris, thèse E.H.E.S.S.
- ROBBINS, Lionel [1932], *Essai sur la nature et la signification de la science économique*. Traduction de Igor Krestowski, Paris, Librairie Médicis, 1947.
- VERNANT, Jacques [1949], « Une interprétation du plan Marshall. *Le plan Marshall ou l'Europe nécessaire au monde* - François Perroux ; *La fortune américaine et son destin* - Jean Piel ; *La Part maudite* - Georges Bataille », *Politique étrangère*, vol. 14, N°6, décembre, p. 575-580.
- WEBER, Jacques [1984], « C = R -I, my God, my God » in Meriem Bouamrane, Martine Antona, Robert Barbault & Marie-Christine Cormier-Salem (coord.) [2013], *Rendre possible. Jacques Weber, itinéraire d'un économiste passe-frontières*, Paris, Éditions IRD, p. 215-230.

---

<sup>37</sup> L'article a été repris comme Introduction à l'édition de 2014 de *La Part maudite*.